

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 1

Artikel: L'exploration moderne de l'Afrique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EXPLORATION MODERNE DE L'AFRIQUE

Si l'esprit de l'homme s'exalte à la vue des découvertes que les travailleurs de la pensée font tous les jours dans le champ de la science, et des inventions que le génie crée incessamment dans le domaine de l'industrie, l'admiration qui s'empare de lui n'est pas moins vive, lorsque la lumière se lève sur des mondes encore inconnus ou vaguement entrevus. Dans cette marche de la lumière éclairant successivement des régions nouvelles, c'est tantôt un nom, tantôt un autre, qui fascine les imaginations. Au seizième siècle l'Amérique concentre sur elle l'attention du monde entier ; puis les Indes orientales et bientôt l'Océanie la captivent à leur tour ; la curiosité se porte ensuite vers le pôle, où les difficultés à surmonter tentent les explorateurs avides d'une gloire plus chèrement achetée.

Aujourd'hui, aucune région n'exerce sur les esprits un attrait aussi puissant que le continent que l'on a appelé à juste titre le *Continent mystérieux*. Mystérieux en effet, puisque, l'un des plus anciennement mentionnés dans l'histoire, il est encore le moins connu. Ses côtes sans découpures profondes qui eussent permis de pénétrer à l'intérieur ; son relief, privé de vastes plaines basses, à travers lesquelles il eût été facile de s'avancer ; ses grands fleuves, le Nil, le Zambèze, le Congo, le Niger, qui l'auraient ouvert à la navigation, brisés chacun par des cataractes ; sans parler des déserts, des hauts plateaux et d'autres obstacles difficiles à surmonter, tout semblait se réunir pour en faire ajourner indéfiniment l'exploration. Aussi, à part les noms dont le littoral était couvert, et quatre ou cinq contrées où l'on pouvait placer quelques détails, la vallée du Nil, l'Abyssinie, la Barbarie, la région du Congo et celle du Zambèze, les cartes d'Afrique les plus sincères ne portaient, il y a cinquante ans à peine, que ces mots : *terra incognita* ; ces immenses espaces inconnus posaient aux explorateurs une énigme, fatale à beaucoup de ceux qui ont tenté de la deviner.

Si les anciens, Strabon, Ptolémée et leurs successeurs en avaient révélé quelque chose ; si les Arabes avaient ajouté quelques détails à la tradition de leurs devanciers ; si les Portugais avaient réussi à pénétrer par l'Est dans l'Abyssinie, traversé même le continent tout entier de l'Ouest à l'Est, et laissé des écrits et des cartes attestant qu'ils connaissaient les trois grands bassins du Zambèze, du Congo et du Nil, ainsi que les

lacs, réservoirs de ces fleuves, l'éclipse survenue au dix-huitième siècle n'avait fait que rendre plus profondes les ténèbres qui recouvraient ces contrées.

Aux tentatives faites à la fin du moyen âge, par les voyageurs d'une seule nation, ont succédé de nos jours des explorations tentées de tous les côtés, par des représentants de tous les États civilisés.

La carte qui accompagne cette livraison, et que nous devons à l'obligeance de M. le lieutenant-colonel Adan, directeur de l'Institut cartographique militaire de Bruxelles, en témoigne suffisamment.

La place nous manque ici pour exposer rétrospectivement et en détail l'exploration moderne, qui commence réellement avec les voyages de Bruce dans l'Afrique septentrionale, en Abyssinie et à la recherche des sources du Nil, le long du Bahr-el-Azrek, en 1770. Bornons-nous à l'indication des principaux voyageurs et de leur champ d'opérations.

Envoyé par l'*African Association*, fondée en 1788, Hornemann visite au commencement de ce siècle, Mourzouk, le Fezzan et le Bornou, pendant que Mungo Park explore l'Ouest du Soudan et le cours supérieur du Niger, et que Georges Browne réussit à pénétrer, par la Nubie, dans le Darfour, inconnu jusqu'alors aux Européens. Après eux Burkhardt pousse une reconnaissance jusqu'à Dongola, tandis que Tuckey, chargé de remonter le Congo, est arrêté par les rapides du fleuve, à peu de distance de la côte.

A mesure que nous nous rapprochons de l'époque contemporaine, le nombre des explorateurs augmente, et leur champ d'activité s'étend. Dès 1822 s'avancent du Nord, à travers le désert, Denham et Clapperton, Overweg et Barth, Vogel, Nachtigal et Rohlf s convergeant vers le Darfour, le Wadaï et le Bornou; du Nord-Est: de Heuglin, d'Arnaud, d'Abbadie, Trémaux, Lejean, Hartmann, de Decken, Hagenmacher, explorant toute la contrée, des bords de la mer Rouge à la vallée du Nil, la Nubie supérieure, l'Abyssinie, le Nil Blanc jusqu'à Gondokoro, et le haut bassin de ce fleuve. Pendant ce temps les missionnaires Krapf et Rebmann tentaient la route de l'Est dans la zone tropicale; ils annonçaient, à l'Europe étonnée, qu'un peu au sud de l'Équateur, à 320 kilomètres de la côte, s'élèvent deux pics couronnés de neiges éternelles, le Kénia et le Kilimandjaro, et que, dans l'intérieur, existent de grands lacs qui pourraient bien être les réservoirs du Nil. Après eux, Burton et Speke pénètrent, également par la route de l'Est, jusqu'à Tabora et au Tanganyika; puis Speke associé à Grant, jusqu'au Victoria Nyanza; Baker, à l'Albert

Nyanza ; tandis que Livingstone remontant le Zambèze et le Chiré arrive au Nyassa, en attendant que Schweinfurth atteigne le cœur même du continent. Là, ce dernier découvre un pays, une nature, des mystères de beauté qui ravissent l'imagination, mais en même temps des scènes de barbarie, dont les récits, confirmés par ceux de Livingstone, de Cameron et de Stanley, émeuvent les cœurs et les préparent à répondre avec enthousiasme à l'appel de Sa Majesté le roi des Belges. Sur l'invitation de ce souverain, les explorateurs, les Sociétés de géographie, les amis de l'humanité en tous pays, se sont unis pour rechercher les meilleurs moyens de hâter le progrès des découvertes dans ce vaste continent, et la cessation des souffrances de ses habitants exposés encore aux horreurs de la traite et du cannibalisme.

Désormais le concours de tous est assuré à l'œuvre africaine ; aujourd'hui, particuliers et associations, sociétés commerciales ou industrielles, scientifiques ou missionnaires, peuples et gouvernements, tiennent à honneur d'entrer dans la voie de l'exploration.

Les grandes Sociétés de géographie de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne, de Rome, de Lisbonne, etc., en font l'objet de leurs études suivies.

Les gouvernements s'associent aux Sociétés, pour confier des missions scientifiques à des voyageurs éprouvés.

L'*Allemagne*, à laquelle nous devons déjà l'exploration de l'Ousambara par de Decken ; du Soudan, par Barth, Nachtigal, Rohlfs et de Barry ; du Gabon, par Lenz, et les études sur la flore et la faune des tropiques par Brehm, envoie de nouveau Rohlfs relever tout le centre du continent entre le 10° lat. Nord et le Congo ; c'est la plaine élevée d'où descendent le Bahr-el-Ghazal vers le Nord-Est, le Chari vers le Nord-Ouest, le Binoué vers l'Ouest, l'Arouwimi et le Bangala affluents du Congo vers le Sud. Parti de Tripoli au commencement de cette année, Rohlfs a dépassé Sokna. Déjà le docteur Stecker, qui l'accompagne, a envoyé un relevé topographique du groupe d'oasis appelé le Djafra, comprenant Sokna, Hom et Uadan.

D'autre part, les voyageurs envoyés par la Société africaine-allemande ont travaillé avec persévérance : le docteur Büchner étudie le territoire de la rive droite du Congo dans son cours inférieur, pendant que le major de Mechow en explore la rive gauche jusqu'au Quango, et que Schütt s'avance de Loanda dans l'intérieur, en remontant la Quanza. Pillé par la tribu des Bangalas, il a renvoyé son compagnon P. Gierow aux éta-

blissements portugais, avec son journal, pour continuer lui-même son voyage, en compagnie du négociant portugais Saturnino, dans la direction du Nord ou du Nord-Ouest, au delà de Kimboundou.

La *France*, déjà représentée par les explorations de H. Duveyrier chez les Touaregs, de Largeau à Touggourt et à Ghadamès, de Bonnat sur le Volta, du marquis de Compiègne sur l'Ogowai, et de Grandidier à Madagascar, a vu revenir Savorgnan de Brazza et ses deux compagnons Marche et Ballay, puis Semellé et Soleillet, après des travaux qui nécessitent un temps de repos pour pouvoir reprendre la marche en avant. En somme, c'est à l'expédition de Savorgnan de Brazza que nous devons l'œuvre la plus importante pour l'Afrique en 1878, au point de vue géographique, savoir l'exploration du pays des Fans et de l'Ogowai supérieur, d'une partie du cours de l'Alima coulant vers l'Est, et de toute la région jusqu'à Okanga, à 55 kil. au Nord de l'Équateur ; puis la détermination du point de partage entre le bassin de l'Ogowai et un bassin intérieur appartenant vraisemblablement au Congo.

Plus au Nord, Semellé a relevé le cours du Niger, d'Orista à Boussa, sur une longueur de 480 kilomètres, et celui du Binoué, depuis sa jonction avec le Niger jusqu'à Okeri, soit 290 kilomètres. Il nous promet l'histoire des pays avoisinant le Niger, le Binoué, le Napé et l'Adamawa, et le résultat de ses recherches sur l'origine des races de ces territoires, leurs traditions, leurs mœurs, leurs religions, ainsi que sur la culture et les produits du sol. Grâce au libre passage que lui ont accordé les sultans d'Abrouza, de Coffé, et de Jola, il pourra fournir tous les renseignements désirables sur le pays et les habitants d'une région de 4508 kilomètres de longueur, de Bida à Jola. Le roi Aimrou lui ayant donné à Bida, capitale du Napé, une maison avec un terrain, il pourra relever quotidiennement des observations climatologiques et météorologiques.

Plus au Nord encore, Soleillet a, il est vrai, été arrêté dans son exploration de Saint-Louis à Timbouctou, par la jalousie du sultan de Segou, mais il n'en a pas moins remonté le Sénégal jusqu'à Podor, passé par terre à Bakel et à Médine, étudié les Peuls, famille de nègres rouges, et ardents propagateurs de l'islamisme, les Toucouleurs, les Yolofo et les Mandingues ; les États fondés par les Fellatahs, le Kaarta, entre le bassin du Sénégal et celui du Niger, et recueilli de précieux renseignements sur la race vigoureuse des Bambaras intelligents et laborieux, adonnés à l'agriculture qu'ils tiennent en honneur ; mais aussi de navrants détails sur l'asservissement de la femme, la traite des noirs, et l'esclavage.

C'est à Timbouctou qu'il faudra pénétrer pour y apporter un remède efficace; c'est vers Timbouctou que sont dirigés les efforts des explorateurs français et du gouvernement. Les difficultés de la traversée du désert ne semblent pas devoir arrêter la France, dans la recherche des moyens de communication rapide entre ses colonies de l'Algérie et du Sénégal. Les études se poursuivent pour la construction d'un chemin de fer transsaharien, dont le promoteur est M. l'ingénieur Duponchel; une commission ministérielle, a été nommée récemment pour s'en occuper. Le gouvernement continue aussi à encourager les travaux de M. Rou-daire en vue de la création d'une mer saharienne.

Dans l'Afrique centrale, indépendamment des Pères des missions d'Alger installées, les unes à Oudjidji, les autres sur les bords du lac Victoria, l'abbé Debaize est arrivé à Oudjidji, où il compte s'embarquer avec des hommes et des marchandises pour se rendre à la pointe nord du Tanganyika, dans le pays d'Ouzighé, où il établirait un dépôt de marchandises sous la garde d'hommes sûrs. D'après une communication de la Société de géographie de Marseille, il prendrait le reste de ses marchandises et les transporterait à l'embouchure de l'Arouwimi dans le Congo, où il fonderait un second dépôt; de là, il reviendrait vers l'Est, explorer le versant occidental des montagnes situées entre l'extrémité sud du lac Albert et le Tanganyika, l'Ounyambougou, d'où il regagnerait l'Ouzighé.

Enfin la section française de l'Association internationale africaine vient d'avoir, avec le ministre de l'instruction publique, une conférence dans laquelle M. de Lesseps a exposé le but que poursuit la section. Elle voudrait pouvoir établir sur la côte occidentale, près des comptoirs français du Gabon, et sur la côte orientale, près des établissements anglais, belges et égyptiens, deux stations, munies de vivres et de marchandises françaises, dirigées par des hommes d'élite qui étudieraient à fond cette contrée, en dehors de toute idée de conquête, et uniquement en vue du commerce, de la civilisation et de la régénération du continent noir. Le ministre a promis d'attirer l'attention du gouvernement sur cette œuvre.

Si l'*Association internationale* a vu sa première expédition douloureusement atteinte par la mort de trois de ses membres, ceux qui les ont remplacés ne se sont point laissés abattre. Arrivés à Tabora, ils étudient le pays, dans la pensée d'y fonder la première des stations scientifiques et hospitalières dont la création a été décidée par la Conférence de Bruxelles. Ce serait le premier anneau de la chaîne qui, selon le vœu de la

conférence, se déploierait un jour à travers tout le continent, de l'Est-à l'Ouest, en attendant qu'une autre chaîne, partant du Nord, pût venir se souder à celle-là, et se prolonger ensuite jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Toujours préoccupé de cette grande œuvre, et à la recherche des moyens d'obvier aux difficultés que rencontrent les explorateurs, de la part des porteurs indigènes et de la mouche tsetse si fatale aux bœufs, le roi des Belges a résolu de faire, à ses frais, l'essai de l'emploi d'éléphants pour remplacer bœufs et porteurs. Il a fait don à l'expédition de quatre éléphants qui, transportés par un navire spécial, sont arrivés, avec cornacs et domestiques, à Zanzibar, le 29 mai. Si l'essai réussit, il permettra de réaliser une grande économie, la charge d'un éléphant équivalant à celle de quinze porteurs, sept éléphants remplaceraient cent de ces derniers. Aussi songe-t-on déjà à fonder une société en vue du service des éléphants en Afrique. Il y a là une question importante pour le développement de l'exploration en général, et pour celui de la civilisation en particulier, puisque, en cas de succès, les porteurs indigènes pourront insensiblement être transformés en producteurs, ou trouver, pour leurs bras et leur intelligence, un champ naturel d'activité dans l'industrie et le commerce. La commission exécutive de l'Association internationale a envoyé récemment sur la côte orientale une seconde expédition, dont l'itinéraire est encore entouré d'un certain mystère.

Le *Portugal* vient de voir se rouvrir la carrière dans laquelle ses explorateurs lui ont acquis tant de gloire au XVI^me siècle. Les résultats de l'expédition envoyée pour explorer les régions inconnues qui bordent les possessions portugaises dans l'Afrique occidentale, ont dépassé de beaucoup les espérances du gouvernement qui l'avait préparée. Les voyageurs s'étant séparés à Bihé, la division du Nord, composée de MM. Cappello et Ivens, a relevé le cours du Quango de sa source aux plaines de Quioco, et atteint Cassangé, tandis que le major Serpa Pinto, après avoir quitté Bihé, s'appliquait à explorer les bassins du Zambèze et du Congo, dont plusieurs affluents jaillissent d'une commune ligne de partage des eaux. Il doit avoir relevé tout le cours supérieur du Zambèze et résolu le problème du Coubango, qui reçoit les eaux d'un vaste bassin ; jusqu'ici, la destination des eaux de ce fleuve n'était pas fixée. En 1859, Anderson l'avait atteint, et suivi sur une longueur de 185 kil., mais n'avait pas découvert dans quel fleuve il se jetait ; Serpa Pinto suppose que c'est un des principaux affluents du Zambèze. D'après une lettre du 3 septembre

1878, datée de Lialui sur le Zambèze supérieur (peut-être la même localité que Nariéle de Livingstone), il semblerait avoir quitté le Coubango après avoir constaté son confluent avec le Couito; bientôt il rencontra une grande rivière navigable, le Quando, dont la découverte, avec celle de ses nombreux tributaires, sera probablement le point capital de son exploration, au point de vue géographique. Le Quando serait le Tchobé de Livingstone; c'est une rivière d'une grande importance, arrosant une région d'une grande fertilité. Arrivé sur les bords du Zambèze, près des chutes de Victoria, exténué de fatigue et de souffrance, Serpa Pinto rencontra le missionnaire Coillard, dont la femme le soigna avec la plus grande sollicitude. La science et la mission se rencontraient là comme sur beaucoup d'autres points du sol africain. De Prétoria, d'où le gouvernement portugais a reçu les premières nouvelles de la réussite de son expédition, il a passé à la côte orientale, et il est attendu à Lisbonne, rapportant de nombreux renseignements qui jetteront certainement une grande lumière sur toute la partie, encore inconnue avant lui, du plateau reliant Bihé au Zambèze.

Une autre expédition portugaise, sur une plus petite échelle, a été entreprise pour relever le cours inférieur du Cunéné, par les officiers de marine, MM. Lima, Gueriol et Silva. Débarqués dans la Baie des Tigres, ils ont traversé des collines de sable assez élevées et souffert beaucoup de la fatigue et de la soif. Enfin, un nouvel explorateur portugais, Paiva d'Andrada, dirigera une expédition chargée d'explorer les pays arrosés par le Zambèze inférieur.

L'*Italie* a surtout adopté, comme champ d'exploration, l'Abyssinie et le Choa. Les deux expéditions qu'elle y soutient, celle du marquis Antinori et celle de Matteucci, sont l'objet de tous les égards, soit du roi Jean, soit de son vassal Menelik. Le roi Jean, récemment reconnu empereur d'Ethiopie, a écrit à Matteucci pour l'assurer de son amitié et de sa protection. Il a institué un gouverneur général du Tigré pour maintenir la sécurité des routes, et a recommandé aux Abyssins de l'Amhara et du Godjam de faire bon accueil aux explorateurs. Aussi l'expédition commerciale italienne est-elle parfaitement reçue par tous les fonctionnaires du Négous. Celui-ci vient d'obtenir, dit-on, du gouvernement khédivial, la cession du petit port de Zoula, près de Massaouah, qui ouvrirait aux négociants abyssins un libre commerce en dehors de la ligne des douanes égyptiennes.

De son côté le roi de Choa est rempli de prévenances pour Antinori;

aussi le roi Humbert lui a-t-il envoyé, par Martini, la grand-croix de la couronne d'Italie et des présents, en le priant de conserver toujours la même bienveillance à ses sujets. Martini, Antonelli et Juliotti, à leur arrivée à Zeila, ont vu venir à leur rencontre une caravane de 50 chameaux que Menelik mettait à leur disposition. Malheureusement, d'après les nouvelles d'Alexandrie du 26 mai, deux des compagnons d'Antinori, MM. Checci et Chiarini, arrivés à Enared, où ils étaient parvenus par une route nouvelle, auraient été faits prisonniers et mis aux fers par une tribu hostile au roi de Choa ; elle exigerait une forte rançon, et Menelik se déclarerait impuissant à recouvrer les prisonniers.

Quant à l'*Angleterre*, il serait difficile d'indiquer un point de l'Afrique sur lequel son attention ne se porte pas, du Cap Juby, vis-à-vis des Canaries, aux îles Perim et Muscha, à l'entrée de la mer Rouge, et des bouches du Nil aux colonies de l'Afrique australe. L'agitation qui règne dans celles-ci n'est guère favorable aux arts de la paix ; la science en retire cependant cet avantage de voir paraître un grand nombre de monographies, et s'élaborer d'excellentes cartes de Natal et du pays des Zoulous.

Keith Johnston, envoyé par « l'African Exploration Fund, » a exploré la côte orientale au Nord et au Sud de Zanzibar. La société a le bonheur d'avoir en lui un observateur éprouvé et un bon géographe. Chargé d'étudier les montagnes vues par Young et Elton, au N.-E. du Nyassa, il s'est assuré, dès son arrivée à Zanzibar, les services de Chouma, le fidèle serviteur de Livingstone. Les renseignements qu'il a obtenus sur la ligne la plus courte entre Dar-es-Salam et le Nyassa constatent l'absence d'une route commerciale dans cette contrée ; elle est cependant régulièrement parcourue, mais les trafiquants suivent des tronçons de sentiers au sud du chemin principal qui va de Bagamoyo à Oudjidji. La tribu la plus puissante est celle des Wohehe entre Ouzarama et Oubene ; la langue, le *hehe*, est toute différente de celle des peuplades voisines. Il faudrait prendre un interprète qui appartînt à cette tribu, mais il est très difficile d'en trouver un à Zanzibar. En attendant, Keith Johnston a exploré les monts de l'Ousambara et recueilli beaucoup d'informations nouvelles, qui figureront dans une carte annoncée par la Société royale de Londres, à laquelle il a envoyé son rapport. La contrée qu'il a étudiée peut être considérée comme un abrégé de toute l'Afrique ; d'abord une bande de désert plat, aride, inhabité, puis une région ondulée, cultivée, peuplée, et au delà une chaîne de montagnes couvertes de forêts.

Quoique les espèces soient moins variées qu'au Paraguay, visité précédemment par Keith Johnston, la grandeur des arbres et la densité des forêts ont dépassé tout ce qu'il pouvait imaginer en Afrique.

Le Révérend Thomas Wakefield de la *Ribé Mission* près de Monbas, est de retour de son second séjour dans l'Afrique orientale, qui a duré huit ans. Il a profité habilement de ses voyages chez les Gallas pour obtenir des renseignements sur cette région, et compléter la carte qu'il avait présentée à la Société de Londres en 1870. Il a rapporté un volume manuscrit des routes du pays des Somalis, avec des cartes soigneusement tracées. L'une de ces routes passe directement par l'intérieur du pays des Somalis, de Brava à Berbera.

Après avoir exploré la Dana et les parties adjacentes du pays des Gallas, Denhardt revient en Europe. Il aura beaucoup de choses intéressantes à communiquer, surtout sur les Wapokamo de la Dana, et sur les Somalis qui, dans ces quinze dernières années, se sont notablement avancés vers le sud, au delà de la Juba et de la Dana, en dépossédant les Gallas.

Dans la région des lacs, l'exploration a été poursuivie essentiellement par les Sociétés missionnaires.

M. Wilson, de la Société des Missions anglicanes (*Church Missionary Society*), a résidé dans la capitale de Mtésa, sur la rive septentrionale du Victoria Nyanza, où il a fait des observations sur l'exhaussement et l'abaissement du niveau du lac. De là, il a exploré la côte occidentale de l'Ouganda à Kagéhy, où il a rencontré son collègue, M. Mackay, qui avait rétabli les bonnes relations avec le roi de l'Oukerewé, sur le territoire duquel Smith et O'Neill avaient été tués. Un des principaux buts de la mission de l'Ouganda sera d'enseigner aux indigènes les arts utiles. Avant peu on espère pouvoir ouvrir une route du Victoria Nyanza à la côte vers Monbas, en évitant le dangereux pays des Masai.

La mission d'Oudjidji sur le Tanganyika a adressé à la Société des Missions de Londres des notes importantes sur la sortie du Loukouga de ce lac. Les herbes qui avaient arrêté Cameron ont été complètement emportées pendant la saison pluvieuse, par l'exhaussement des eaux du lac. Le Loukouga est donc bien un émissaire du Tanganyika; un Arabe l'a descendu en bateau jusqu'au lac Kamolondo.

De Livingstonia, la Mission de l'Eglise libre d'Ecosse continue son exploration géographique autour du lac Nyassa. Le Dr J. Stewart a fait un relevé du lac, qui le montre de 1 1/2 degré plus étendu vers le Nord et vers l'Ouest qu'on ne le croyait, c'est-à-dire que son extrémité N.-O.

doit être fixée à 9°,39' latitude Sud, ce qui diminue considérablement l'isthme compris entre le Nyassa et le Tanganyika; il n'est que de 222 kil. En revanche, il faut renoncer à l'espoir d'une communication fluviale entre les deux lacs, la chaîne des monts Livingstone se prolongeant au Nord du Nyassa, et y formant une région élevée. Un autre fait important de l'exploration du docteur Stewart a été la découverte de deux abris pour les navigateurs. Le lac étant exposé à des coups de vent nocturnes, trois heures après le coucher du soleil, la navigation en est dangereuse, et le bateau à vapeur l'*Ilala* s'est trouvé dans des positions très critiques, vu le manque de ports. Le docteur Stewart a découvert deux criques: la première une baie profonde, Cambway Lagune, au N.-O., la seconde vers l'extrémité Nord près de l'embouchure du Rombasche, où l'eau a 5^m, 50 centim. de profondeur. La longueur du lac est de 650 kil.; sans les cataractes de Murchison sur le Chiré, les bateaux à vapeur pourraient se rendre des docks de Londres à l'extrémité Nord du Nyassa.

L'attaque missionnaire se poursuit de tous les côtés où le continent mystérieux est accessible aux explorateurs. Nous voudrions pouvoir exposer en détails les services que rendent à la science et à la civilisation les missions allemandes, françaises, américaines, moraves, suisses, catholiques ou protestantes, partout nous verrions se confirmer ce jugement de Maxime du Camp, que les missionnaires sont « les plus merveilleux pionniers que la civilisation ait jamais envoyés sur les routes de l'obscurité et de la barbarie! »

Citons encore les explorations du Rév. P. J. Comber de la Mission baptiste de la côte occidentale, son ascension de la masse volcanique du Cameroon, son voyage autour du pied de cette montagne à travers un pays couvert de forêts magnifiques, sa découverte de la belle et fertile vallée de Bakoundou, où il a trouvé un lac, avec une île boisée, et sur les bords un peuple hospitalier. Il a aussi remonté le Congo jusqu'à Moussouca au-dessus de Boma, puis, quittant son bateau, il a pénétré à 200 kil. dans l'intérieur jusqu'à San Salvador, l'ancienne capitale du Congo. De là, il a réussi à atteindre Tounywa, capitale du Makouta, jolie ville, baignée par un tributaire du Quiloa, et grand centre du commerce de l'ivoire. Il va maintenant ouvrir le Congo à la navigation; un petit steamer sera lancé au-dessus des chutes de Yellala pour naviguer sur le cours moyen du grand fleuve. La Société de géographie de Londres a pourvu M. Comber d'instruments qui lui permettront de faire des observations exactes et de servir la science, en même temps que, par les com-

munications qu'il rendra plus faciles, il hâtera les progrès de la civilisation.

Pour faire pénétrer celle-ci des rives de l'Océan dans l'intérieur, la création de voies de communication est indispensable, et c'est ce qu'ont bien compris les amis de l'Afrique. Nous avons déjà mentionné le projet de création de sociétés pour l'introduction du service des éléphants ; d'autres associations se forment pour unir, par des voies ferrées, les villes de la côte avec celles de l'intérieur. Les quelques lignes que possède l'Afrique en Égypte, à Tunis, en Algérie et au Cap, sont insignifiantes relativement à l'étendue du continent ; mais des projets sont étudiés pour en établir sur d'autres points : de la baie de Delagoa à Prétoria, de la côte de Zanzibar dans la direction du Tanganyika, le long de la côte de Guinée, etc. Déjà des bateaux à vapeur de petite dimension sillonnent les eaux de deux des grands lacs de l'Afrique centrale, le Nyassa, et l'Albert Nyanza. Bientôt le cours moyen du Congo aura le sien. Plus rapide encore, le télégraphe mettra en relation l'Europe avec l'Afrique australe, par le câble immergé d'Aden à Mozambique et au Cap, en attendant que se réalise le projet d'un télégraphe rejoignant la ligne de la vallée du Nil à celle des colonies anglaises du Cap, par le plateau à l'Est des grands lacs.

De tous ces efforts individuels et collectifs, d'explorateurs et d'associations scientifiques, industrielles, commerciales, missionnaires, de ce concours des gouvernements et des comités nationaux en faveur de l'Afrique, il est permis d'espérer, qu'après avoir paru condamnée à un éternel isolement, elle aura part à la vie supérieure de l'humanité, qu'elle sera mise à son tour en possession des arts et des sciences que possède l'Europe chrétienne, et que, sous l'impulsion reçue de celle-ci, elle entrera dans le courant du progrès universel.

Nous avons passé en revue les différentes parties du champ de l'exploration, et les lecteurs de notre journal peuvent se faire une idée d'ensemble de l'œuvre africaine, au moment où nous écrivons ce premier numéro. Le voile se lève ; à mesure que la lumière éclairera mieux les parties de la scène déjà entrevues et qu'elle fera sortir de l'ombre celles qui sont encore plongées dans l'obscurité, nous en informerons nos lecteurs, nous efforçant d'éveiller en eux une sympathie toujours plus active pour la régénération de ce continent, qui doit être renouvelé, comme le dit le poète auquel nous avons déjà emprunté une citation, « non par la guerre mais par la concorde, non par le canon mais par la charrue,

non par le sabre mais par le commerce, non par la bataille mais par l'industrie, non par la conquête mais par la fraternité. »

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE EN AFRIQUE

Parmi les nombreux sujets à l'ordre du jour que *l'Afrique* devra traiter, l'état du commerce et de l'industrie au sein du *continent mystérieux* sera l'objet d'une étude constante et approfondie. Faire connaître l'Afrique comme débouché d'une foule de produits, que les manufactures européennes fournissent avec excès et comme lieu de provenance de denrées précieuses dont le prix est fort élevé chez nous, telle est une des parties importantes de notre programme. Heureux serons-nous si le commerce et l'industrie de la vieille Europe peuvent en retirer quelque profit !

Les voyageurs nombreux, qui se sont succédé et qui s'avancent de nos jours dans le monde africain, ne trouvent pas, disent-ils, de paroles assez éloquentes pour peindre l'admiration qu'ils ressentent à la vue de la richesse de la végétation sur le plateau central. « Les produits végétaux et minéraux de cette merveilleuse contrée, » dit le commandant Cameron, « égalent par leur variété, leur valeur et leur quantité ceux des pays les plus favorisés du globe. »

En effet, la nature n'a rien refusé à ce continent encore si ignoré.

Le *coton* croît à l'état sauvage dans le bassin supérieur du Nil et près du lac Tanganyika : il forme, surtout depuis la guerre d'Amérique, un des objets de commerce les plus importants de l'Égypte, qui en exporte par an près de 3 millions de quintaux. Les *huiles* de palme, d'arachides, de sésame, employées en Europe pour l'éclairage et la savonnerie, proviennent de l'Afrique tropicale. L'*indigo*, les *bois rouges* sont utilisés constamment par les indigènes pour teindre les étoffes qu'ils fabriquent. Le *café*, dont on exporte environ 7000 quintaux de la côte occidentale et 3000 du Cap, le *sucre*, les *clous de girofle* et beaucoup d'autres denrées coloniales pourraient être livrés en quantité plus considérable s'ils avaient des débouchés plus certains. Le *caoutchouc* et la *gutta-percha* se récoltent dans le Gabon et dans le pays d'Angola ; il en arrive annuellement 24000 quintaux en Angleterre. L'*alfa*, dont on se sert pour fabriquer des nattes, du papier, est une source importante de revenus pour l'Algérie.